

Un salut chaleureux à mon frère l'évêque Jean-Pierre et à vous tous, frères et sœurs de l'Église du Mans. En vous remerciant de cette opportunité, je voudrais partager avec vous quelques réflexions sur ce qu'est la liturgie, en nous laissant guider et inspirer par la lettre apostolique *Desiderio Desiravi* du Pape François.

Il y a eu des jours dans notre histoire où nous avons pu rencontrer Dieu sur les rives de la mer de Galilée, dans la synagogue de Nazareth, dans les rues de Jérusalem. Il y a eu des jours où nous avons pu écouter Dieu nous parler dans la langue et la voix des hommes, des jours où nous avons pu entendre sa voix, le toucher, être touchés par lui, manger avec lui, marcher avec lui, le voir dormir. Parfois, je me demande - et cela peut paraître enfantin, mais les symboles sont pour les petits et je voudrais apprendre à être enfantin - parfois je me demande : comment était Jésus ? Je me réfère aux traits de son humanité, au ton de sa voix, à sa façon de marcher, de gesticuler, de vous regarder. Je ne pose pas cette question par désir vaniteux d'une connaissance sentimentale de lui. C'est plutôt une question qui m'aide à prendre conscience du fait de l'Incarnation qui, comme nous le rappelle le Pape François, "en plus d'être l'unique événement nouveau connu par l'histoire, est aussi la méthode que la Très Sainte Trinité a choisie pour nous ouvrir le chemin de la communion" (DD n°10).

Prendre conscience de la vérité, du caractère concret de l'incarnation : il n'y a rien de pire que de réduire l'incarnation à un concept, une idée, une pensée. Le risque que cela se produise et que le pouvoir perturbateur et scandaleux de cet événement s'éteigne d'une manière ou d'une autre est quelque chose que nous ne pouvons pas courir. Il importe peu que la question de savoir quel aurait pu être l'attrait de sa parole puisse paraître puérile.

Ce samedi-là, Jésus était rentré chez lui à Nazareth (cf. Lc 4, 16-30) et, comme tout Israélite pieux, il s'était rendu à la synagogue. La réputation d'enseignant itinérant l'ayant précédé, il eut l'occasion d'ouvrir le rouleau du prophète et de le commenter. Luc nous dit qu'il a lu un passage du rouleau du chapitre 61 d'Isaïe :

*L'Esprit du Seigneur est sur moi
parce que le Seigneur m'a consacré par l'onction.
Il m'a envoyé porter la Bonne Nouvelle aux pauvres,
annoncer aux captifs leur libération,
et aux aveugles qu'ils retrouveront la vue,
remettre en liberté les opprimés,
annoncer une année favorable accordée par le Seigneur.*

Puis il ferme le rouleau : tous ont les yeux fixés sur lui, ils regardent Dieu sans le voir, dans l'attente de sa parole. La parole qu'il prononce est la plus nouvelle que l'on puisse entendre, personne avant lui, pas même les rabbins les plus éclairés d'Israël qui comprenaient aussi la parole des prophètes, n'avait été capable de prononcer une telle parole. Jésus ne commente pas Isaïe en se soumettant à son autorité, mais il s'élève au-dessus d'elle et dit : "Je suis Isaïe 61, l'esprit du Seigneur est sur moi, je suis venu proclamer l'année de la faveur du Seigneur".

Cette parole a un charme irrésistible, tout le monde s'étonne des paroles de grâce qui sortent de sa bouche. Mais l'étonnement dans le cœur de l'homme est toujours une bifurcation : soit il conduit à la contemplation émerveillée, soit il conduit à son contraire, c'est-à-dire au scandale. C'est ce qui se passe dans la synagogue de Nazareth, où le charme irrésistible de sa parole n'est pas suivi de l'acceptation de l'événement annoncé par Isaïe et accompli sous leurs yeux dans la chair du Verbe. Ils préfèrent choisir le chemin plus fréquenté du scandale, en ayant la présomption apparemment plus rassurante de savoir qui il est (le fils de Joseph) et en essayant de faire entrer dans le schéma étroit de leur présumé savoir cette nouveauté absolue qu'aucun schéma ne peut contenir. C'est ce qui peut souvent nous arriver à nous aussi, qui préférons nous accrocher à notre schéma de Dieu, en risquant ainsi de renoncer à lui.

Il y a cependant un fait : sa présence à travers l'incarnation - sa parole, son corps, ses gestes - suscite dans le cœur de l'homme une attirance qui, comme toujours et selon son dessein, doit ensuite

s'accommoder de l'exercice de notre liberté. Toute l'histoire, toute l'humanité, toute la création doit s'accommoder de la chair du Verbe. Nous ne pouvons pas nous permettre de réduire l'événement le plus sensationnel qui soit (le seul qui contredise Qoheleth : il n'est pas vrai qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, il y a le Verbe incarné qui est tout nouveau) à un concept, ce serait comme se dérober au choix que la Sainte Trinité a fait de faire irruption dans l'histoire du monde, dans la vie des hommes, dans la chair et dans le sang, dans la vie et dans la mort. Ce serait rendre stérile cette puissance d'amour qui ne peut que nous couper le souffle.

Toute l'existence de Jésus a été le don de son corps, de sa parole, de ses gestes, par lesquels nous avons pu le rencontrer, en vertu de son désir de nous rencontrer. Nous n'aurions jamais pu désirer, ni même penser à l'événement de l'incarnation. Nous n'aurions pas pu adresser à Dieu une prière disant : réduis-toi à notre condition, viens sentir comment nous sommes dans cette vallée de larmes. Ne pensez-vous pas qu'il s'agirait d'une prière presque "blasphématoire" ? Pourtant, c'est ce qui s'est passé : il est venu prendre sur lui notre péché. Ce que nous ne pouvions pas imaginer se présente à nous comme un fait, tout passe par sa chair, qui, comme le rappelle Tertutlien (cf. De carnis resurrectione, 8.3 : PL 2, 806) est la charnière de notre salut.

Dans le récit de Luc, au chapitre 6, nous trouvons la description d'une des nombreuses scènes de foule se pressant autour du corps de Jésus. Luc alterne dans son récit ces bains de foule avec des moments où Jésus recherche secrètement l'intimité avec le Père, dans la prière, dans le silence de la nuit, dans la solitude d'une montagne ou du désert. Il cherche le Père pour recevoir de lui des instructions et se disposer à l'obéissance. C'est sa prière, souvent si différente de la nôtre qu'elle semble plutôt donner des instructions à Dieu, comme pour lui apprendre comment il doit se comporter.

La prière de Jésus est une prise d'ordre du Père parce qu'il est le fils-serviteur obéissant. Il vient de recevoir l'ordre de choisir les douze et il le fait. Immédiatement après, Luc décrit au chapitre 6 la scène de cette foule qui représente l'humanité entière, qui vient d'au-delà des frontières de la terre sainte qu'est Israël, de Tyr et de Sidon, une humanité souffrante, qui a besoin non pas d'un soulagement momentané, mais d'être guérie, d'un salut pratique et concret. Luc dit que cette foule a afflué vers lui parce qu'elle voulait l'écouter et être guérie. Ils avaient compris que, contrairement à tous les autres qui étaient eux aussi des serviteurs de la parole, au service de la parole, sa parole avait une force différente, unique, se lever et marcher, et c'est ce qui se passait, une parole qui agit, efficace. Une parole qui non seulement annonçait, mais réalisait ce qu'elle annonçait. Nous ne pouvons pas imaginer ce qui a pu se passer lorsque cette parole, sa parole, a guéri quelqu'un dans cette foule qui avait besoin de guérison. Luc le dit : Toute la foule cherchait à le toucher, car de lui sortait une force qui guérissait tout le monde (Lc 6,19). Mais vous pouvez imaginer ce qui a pu se passer autour du corps de Jésus lorsqu'ils ont fait l'expérience qu'en s'approchant de lui, en acceptant sa parole, en le touchant, une force sortait de son corps et guérissait.

Une puissance de salut sort de son corps, tout passe par son corps, c'est pourquoi à la veille de sa passion il a éprouvé le désir de livrer son corps de telle sorte que cette expérience de la puissance qui sort de son corps ne puisse pas devenir pour nous un souvenir, une pensée, une idée, la mémoire de la mémoire des autres. Car s'il en était ainsi, toute cette puissance de la chair et du sang est comme évaporée, comme si elle perdait sa consistance. La chair et le sang, manger et boire, entendre, voir, toucher : c'est pour cela qu'il a voulu nous donner son corps lors de la dernière Cène. La lettre apostolique du pape François commence précisément par les paroles de Jésus lors de la dernière Cène : "J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous". Ces paroles manifestent dans le cœur du Verbe incarné le désir éternel de la Sainte Trinité de nous faire entrer dans sa communion. C'est le dessein originel de la création, et c'est pourquoi le mensonge du tentateur est la mère de tous les mensonges : Dieu n'est pas jaloux de nous, mais il veut que nous devenions comme lui, c'est ce qu'il veut, c'est le dessein originel.

Dans ce verset - "J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous" - il nous est donné de contempler ce désir, qui est d'entrer dans leur communion par l'offrande du corps de Jésus, de sa

chair et de son sang. Il fallait trouver un moyen pour que cela ait une continuité, pour que nous ne soyons pas contraints à une pensée, à une mémoire de lui, je le répète, à la mémoire de la mémoire des autres, parce que nous n'étions pas présents à ses jours terrestres. Et cela aurait été une injustice pour nous, non pas parce que nous le méritons mais à cause de son amour, si nous n'y avions pas eu droit.

Ce verset "J'ai désiré d'un grand désir" peut contenir toute la vie contemplative de l'Église depuis cette époque jusqu'à son retour. Toute la recherche passionnée des ermites de tous les déserts et de tous les temps, tous les aperçus du mystère de Dieu et que Dieu aime donner comme il le sait, comme il aime le donner. Toute la profondeur de la connaissance de sa parole et de sa personne, et, le connaissant, de la connaissance du Père, tout cela dans ce verset, qui est infini, et dit son désir pour nous qui nous précède, qui précède la connaissance de sa parole et de sa personne. C'est un désir qui nous précède, qui existe avant, que nous n'avons pas mérité, qui est gratuit, qui est une grâce. Le contenu du pain rompu de ses paroles, c'est sa mort sur la croix. La dernière manière un peu maladroite dont nous avons touché son corps, ce corps d'où est sortie une puissance qui a guéri tout le monde, c'est quand nous l'avons suspendu à une croix.

Ce n'est pas écrit dans l'Évangile - et ce n'est donc pas nécessaire pour notre foi - mais j'ai toujours pensé que la grandeur du désir de la Sainte Trinité d'entrer en communion avec nous, ce désir que le Fils est venu nous révéler, aurait voulu profiter aussi de la manière plutôt maladroite dont nous avons touché son corps au moment de la crucifixion. Ce n'est pas dans l'Évangile, donc ce n'est pas nécessaire pour notre foi, mais j'ai toujours pensé qu'à ce moment-là, il aurait cherché à diriger la trajectoire des flots de son précieux Sang dans une dernière tentative désespérée de rencontrer la bouche de ceux qui le crucifiaient, dans une offre de communion qui aurait été réalisée même à ce moment-là si seulement le centurion avait anticipé d'un peu sa profession de foi : "Vraiment, celui-ci était le Fils de Dieu". Son désir pour nous ne peut être conditionné par rien, mettez votre cœur en paix, vous ne pouvez rien faire pour éteindre ce désir.

Le contenu du pain rompu est la mort sur la croix de Jésus, sans la mort sur la croix de Jésus le pain rompu serait resté un geste vide, mais sans le pain rompu la mort sur la croix de Jésus serait restée un fait humain aberrant, car aberrante est la condamnation à mort, a fortiori d'un homme juste. Qu'est-ce qui a permis à Paul de nous dire : voici l'expiation, l'acte d'adoration parfait ? Qu'est-ce qui lui a permis de voir dans ce fait véritablement aberrant le seul acte d'adoration qui plaise au Père, le seul et unique ? Comment le saurions-nous, si ce n'est qu'il l'a anticipé dans les paroles de la Dernière Cène, nous révélant que ce qui allait se passer ne serait pas la conséquence de la trahison de Judas, de la lâcheté de Pilate, de la lâcheté et de la peur de ses disciples, de la haine des chefs du peuple. Il s'agit d'une apparence ; la réalité est qu'il s'offre lui-même en sacrifice d'obéissance. Et cela nous donne la possibilité d'une compréhension qui n'est pas la nôtre, qui ne nous appartient pas, elle nous est donnée.

Maintenant : comment tout cela nous est-il donné ? Parce que nous ne pouvons pas réduire tout cela à une pensée, à un souvenir, à un concept, comme nous le faisons parfois, et même comme le fait une partie de notre théologie. Que faire d'un souvenir ? Le fait même de la reproduction rituelle, c'est-à-dire en obéissance à Lui - faites ceci en mémoire de moi - peut-être cela ne peut-il être compris que comme une représentation de la Dernière Cène ? Quant à moi - que le Seigneur me pardonne - je ne sais pas quoi faire d'un souvenir de la Dernière Cène, je veux la Dernière Cène. Et je ne dis pas "je veux" dans un élan de présomption, comme si je pouvais l'exiger, je ne le fais pas. Nous pouvons dire "je veux la Dernière Cène" parce que c'est lui qui désire que nous mangions sa Pâque avec lui, nous sommes tous désirés par lui, toute notre communion est dans le désir qu'il manifeste lors de la Dernière Cène. Jésus désire littéralement "jusqu'à la mort" que nous soyons à table avec lui. Nous avons donc la possibilité réelle, à travers le langage symbolique de la célébration des sacrements, de faire l'expérience de lui, de le rencontrer, d'entrer en contact avec son corps d'où sort une puissance qui guérit, de pouvoir être atteints par sa parole qui guérit, de pouvoir nous sentir comme la femme adultère lorsque ses péchés sont pardonnés, nous entendant dire : tes péchés sont pardonnés, ne pêche plus. Il nous est donné de le rencontrer.

Tout cela, c'est la liturgie : c'est cette décision retentissante par laquelle les Trois, le Père, le Fils et l'Esprit, ont voulu rendre présente la présence du Ressuscité pour que nous puissions le rencontrer et qu'en lui nous rencontrions le Père dans l'Esprit, pour faire une expérience vitale et concrète de lui. Tout cela est pour nous, et comment ne pas s'en émerveiller ?

C'est la raison pour laquelle le pape François nous parle d'émerveillement : c'est l'émerveillement devant le mystère pascal, devant la façon dont nous avons été aimés, quelque chose devant laquelle tu ne peux plus raisonner, penser ; tu peux simplement te tenir debout et dans ta liberté, qui est inhérente à l'acte d'amour, décider quoi faire de cet amour, l'accepter ou le rejeter.

Tout cela nous est donné dans la liturgie par des mots et des gestes, des signes sensibles, des choses, car l'incarnation ne se contredit pas, c'est la méthode par laquelle la Sainte Trinité choisit de continuer à nous rencontrer : pain, vin, eau, mots, gestes, espace, temps, choses, lumière, couleur, sons, saveurs, parfums... ce concret, cette matérialité a la beauté, le charme, l'émerveillement (qui peut toujours devenir scandaleux) de l'incarnation.

Cela se produit grâce à la force unique, extraordinaire, étonnante de l'acte symbolique, de l'acte d'adoration, que malheureusement notre culture a désappris, dont nous ne sommes plus capables parce que nous avons été infectés par le subjectivisme, l'individualisme, le matérialisme, le fonctionnalisme, qui est la mort de notre célébration.

Mais il est vrai aussi que l'action symbolique est innée chez l'homme, qui est lui-même un symbole, corps et âme : c'est un point important pour nous, car il ne s'agit pas tant pour nous d'inventer on ne sait quoi pour pouvoir faire comprendre des symboles qui, au moment où l'on veut les expliquer, n'ont déjà plus d'efficacité. Le cœur de l'homme a soif d'une véritable rencontre avec Dieu qui peut nous être donnée avec la même concrétude que l'incarnation, à travers le langage symbolique, les sacrements, les mots, les gestes, les choses. Mais pour pouvoir accueillir toute la grâce qui se trouve dans le fait sacramentel, dans l'acte de culte, il est fondamental d'avoir ces catégories qui nous donnent la clé de lecture, nous avons besoin d'être formés, de comprendre, de connaître en profondeur, et pas seulement mentalement. Et c'est là qu'intervient le discours sur la formation à la liturgie - une plus grande connaissance - visant à nous laisser former par la liturgie, parce que c'est dans la rencontre avec elle que se forme la personnalité chrétienne, que le Christ se forme en nous, par l'action de l'Esprit, jusqu'à - que Dieu nous l'accorde - la pleine conformation avec lui.

Nous voulons nous permettre de profiter de cette parole que le Pape nous a donnée, nous voulons revenir à la méditation de ces principes généraux de réforme que nous offre *Sacrosantum Concilium* aux numéros 5, 6, 7, une réflexion sur le sens théologique de la liturgie, c'est-à-dire de la place qu'elle occupe dans la dynamique de la foi, nous voulons nous laisser façonner par le mystère pascal que nous célébrons.

Je souhaite invoquer avec vous sur votre assemblée diocésaine le don de l'Esprit afin que nous puissions grandir dans notre compréhension vitale de la vérité et de la beauté de la célébration liturgique.

Que Dieu vous bénisse.

+ Vittorio Francesco Viola O.F.M.